

d'un intérêt capital; il y allait de tout autre chose que d'une question de forme et de respect de leur frontière. Leur intérêt ne pouvait être sauvegardé qu'à la condition d'imiter les grands lieutenants du Sénat, et Marius, lui-même (V, 150 et s.). Ce n'était point assez que de défendre modestement la frontière derrière ses lignes : il fallait hardiment la franchir à la tête d'une puissante armée. César d'ailleurs, n'était point le général du Sénat, mais celui de la République : il n'hésita pas. De Genève, il s'était, sans perdre de temps, rendu de sa personne en Italie, et en ramenait à marches forcées ses trois légions en cantonnements, plus deux autres légions de nouvelle levée. Bientôt, il a opéré sa jonction avec le corps posté naguère devant Genève, et passe le Rhône à la tête de toute son armée¹. A son apparition inattendue sur les frontières des Éduens, la faction romaine est naturellement reportée au pouvoir, heureux incident qui assure aux Romains leurs vivres. Les Helvètes, à cette heure, passaient la Saône, et quittant le pays des Séquanes, mettaient le pied dans celui des Éduens : les *Tigorins*², un de leurs clans, restaient encore sur la rive gauche. César fond sur eux, les surprend et les détruit³. Mais le gros de la caravane s'était établi déjà de l'autre côté :

Guerre avec
les Helvètes.

¹ [Il revint, disent les *Commentaires*, en passant par les cantons des *Centrons*, des *Graïocèles* et des *Caturiges* : et après avoir repoussé l'attaque de ces peuples près d'*Ocelum*, il entra en Gaule par le pays des *Voconces* (I, 10). Certains critiques lui font franchir la chaîne au Petit-St-Bernard, chemin qui l'eût conduit directement chez les *Allobroges*, et non chez les *Voconces*, placés plus au sud. J'adhère à l'opinion de l'auteur de l'*Hist. de César* (II, 56), qui trace sa route par Turin, *Usseaux* (*Ocelum*, port ou passage), sur le *Chiusone*, le mont *Genèvre* et *Briançon*. De là il descend chez les *Ségusiaves* (Lyon).]

² [Gens des pays de *Vaud*, *Fribourg* et *Morat*.]

³ [Non loin de *Trévoux* (*Gæler*, *Gall. Krieg.* p. 15. — *Napol.*, II, 61. Les fouilles pratiquées le démontrent : on a trouvé en 1862, entre *Trévoux* et *Riottier*, de nombreux *tumuli*, des armes en silex et en bronze, souvent brisées; deux fosses communes, où les corps, hommes, femmes, enfants, avaient été jetés pêle-mêle; enfin de nombreux fours de campagne, jalonnant la route. (*Nap.* II, 61, note 1).]

le Romain le poursuit, et franchit la rivière en vingt-quatre heures, ce que les Helvètes, intacts encore, n'ont pu faire en vingt jours. Ceux-ci, à la vue de l'armée romaine au-delà de la Saône et sur leur dos, sont contraints à changer de direction, et cessant de se porter à l'ouest, ils tournent vers le nord, dans la pensée, peut-être, que César n'osera pas les suivre jusqu'au centre des Gaules, et qu'une fois abandonnés à eux-mêmes, il leur sera facile de reprendre leur direction. Quinze jours durant, les légions les suivent à la distance d'à peine 4 mille [2 lieues]¹, leur marchant sur les talons pour ainsi dire, et guettant l'occasion de les attaquer à belle et de les anéantir. L'occasion ne se présenta pas : si lent et pénible qu'était leur progrès, les Helvètes surent se garder : ils avaient des vivres en abondance, et connaissaient exactement par leurs espions tout ce qui se passait dans le camp romain. Les légions, au contraire, commençaient à souffrir : elles manquaient du nécessaire, surtout depuis le jour où les Helvètes ayant quitté les bords de la Saône, les convois par eau avaient cessé. La disette était du fait des Éduens, qui avaient promis des approvisionnements à César : les deux armées se mouvant encore sur leur territoire, impossible de ne pas suspecter leur mauvaise foi. Enfin la cavalerie des Romains, nombreuse pourtant (elle ne comptait pas moins de 4,000 chevaux), ne pouvait inspirer confiance : on s'en rendra assez compte, en sachant qu'elle était presque tout entière formée de contingents gaulois, éduens pour la plupart, et ceux-ci sous le commandement de *Dumnorix*, l'ennemi notoire de Rome. César avait en eux des otages plutôt que des soldats. Il pouvait croire qu'ils s'étaient fait battre exprès dans une récente rencontre avec la cavalerie plus faible des Helvètes, et que c'était d'eux encore que l'ennemi tirait tous ses renseignements sur l'état des choses dans

¹ [*Non amplius quinīs aut senīs milibus.* *Bell. Gall.* I. 15.]

le camp romain. La situation avait donc ses dangers : déjà l'on voyait trop quelle puissante influence exerçait le parti des Gaulois patriotes, même chez les Éduens, alliés officiels de Rome, et malgré les grands intérêts qui les rattachaient à la République. Combien plus se ferait sentir cette influence, quand on irait audacieusement s'enfoncer jusqu'au cœur d'un pays frémissant, loin de toutes les communications les plus nécessaires ? Les armées passèrent à peu de distance de *Bibracte*, la capitale éduenne¹. César voulut s'emparer à main-armée de ce poste important, avant de songer à pousser plus loin : peut-être même pensait-il s'y fortifier, et arrêter là sa poursuite. Il se détourna donc un instant : mais les Helvètes ne virent qu'un commencement de fuite dans son mouvement vers la ville : ils attaquèrent.

Bataille
de Bibracte.

César n'en demandait pas davantage. Les deux armées se mirent en bataille sur deux chaînes de collines courant parallèlement ; et les Gaulois commencèrent le combat, repoussant et dispersant dans la plaine la cavalerie romaine envoyée sur les devants, puis s'élançèrent contre les légions postées sur la déclivité des hauteurs : là, les vétérans de César les firent reculer. Mais quand poursuivant à leur tour leur avantage, les Romains descendirent dans la plaine, les Gaulois effectuèrent un retour offensif ; et en même temps un corps tenu en arrière se jeta sur le flanc des légions. César oppose à l'ennemi de ce côté les réserves de ses colonnes d'attaque, le sépare du gros de son armée, et le rejette sur ses bagages et ses chariots, où il est taillé en pièces. Enfin la masse des hordes helvétiques cède : il ne lui reste pour

¹ [On avait toujours mis à *Autun* l'emplacement de *Bibracte*. Les recherches récentes, les routes qui convergent vers le plateau, les fouilles faites au *Mont-Beuvray* (13 kilom. à l'est d'Autun), ne permettent plus le doute (*Hist. de César*, II, 67, note 2). Par suite, la bataille ne s'est pas livrée comme quelques uns le veulent, du côté de *Cussy la Colonne*, à l'est d'Autun, mais au sud-ouest et en avant de *Bibracte*, ou du *Mont-Beuvray*.]

battre en retraite que la route de l'est, direction tout opposée à celle primitivement suivie. Dans ce jour échoua le grand plan de l'émigration, allant à la recherche de nouvelles demeures sur les bords de l'Atlantique. La journée fut chaude aussi pour le vainqueur. César, qui non sans raison, ne s'en fiait point à son corps d'officiers, avait, dès le début du combat, éloigné tous les chevaux, pour mieux faire comprendre aux siens la nécessité de ne pas lâcher pied. Et vraiment, si les Romains avaient perdu la bataille, c'en était fait de leur armée. Épuisées qu'elles étaient, les légions ne purent poursuivre vivement les vaincus : mais César ayant notifié que quiconque prêterait secours aux Helvètes, serait traité en ennemi du peuple romain, ceux-ci, partout où ils passèrent, notamment dans la contrée des *Lingons*, se virent refuser l'assistance et les vivres : leurs bagages furent pillés ; enfin embarrassés dans leur marche par cette foule inerte qu'ils traînaient à leur suite, ils se rendirent à discrétion. César ne les traita point durement. Aux *Boïes*, qui n'avaient pas de patrie, les Éduens reçurent l'ordre d'assigner des demeures sur leur propre territoire : en s'asseyant au milieu du clan le plus puissant des Gaules, ces ennemis, vaincus de la veille, rendirent à Rome presque tous les services d'une colonie. Quant à ce qui restait des Helvètes et des *Rauraques*, le tiers environ de la population virile sortie d'Helvétie, César le renvoya dans son pays : là, placés sous la suzeraineté de Rome, ils eurent mission de défendre la frontière du Rhin supérieur contre les agressions des Germains. Rome prit seulement possession de la pointe du sud-ouest du territoire helvétique : elle y transforma plus tard en forteresse-frontière la vieille ville celtique de *Noviodunum* (Nyon), située sur les bords enchanteurs du Léman, et qui reçut le nom de « colonie Julienne équestre¹ ».

Les Helvètes
renvoyés
chez eux.

¹ *Colonia Julia equestris* : cette dernière épithète a le même sens

César
et Ariovist.

Négociations.

Ainsi l'invasion allemande était contenue vers le Haut-Rhin, et en même temps la faction gauloise, hostile aux Romains, était humiliée. Mais sur le Rhin moyen, que les Germains avaient franchi depuis des années, la puissance tous les jours accrue d'Ariovist se faisait la rivale de l'influence romaine dans les Gaules. Il fallait pareillement s'attaquer à elle, et le prétexte de rompre naissait de lui-même. Le joug qu'Ariovist imposait aux Gaulois ou celui dont il les menaçait, comparé à la suprématie romaine, ne pouvait pas ne pas sembler plus lourd à la plupart des Gaulois dans ces contrées; et quant au petit nombre qui s'opiniâtrait encore dans sa haine contre Rome, il demeurait muet. Les Romains provoquèrent une grande diète des clans de la Gaule moyenne; elle décida que César serait invité, au nom de la nation gauloise, à lui venir en aide contre les Germains. César le promit. Par son ordre, les Éduens suspendent le tribut qu'ils se sont engagés à payer à Ariovist, et lui réclament leurs otages. Celui-ci, furieux de la rupture, attaque les clients de Rome, et par là fournit à César le motif cherché d'une intervention directe. César, revendique aussi les otages; il veut qu'Ariovist promette de garder la paix au regard des Éduens; il veut surtout qu'il s'engage à ne plus appeler les Germains d'Outre-Rhin. Le chef barbare lui répond fièrement, et comme son égal en puissance et en droit : « les lois de la guerre l'ont fait maître de la Gaule septentrionale, de même qu'elles ont donné le sud aux Romains. Il n'empêche pas ceux-ci de lever tribut sur les Allobroges; qu'ils ne trouvent pas mauvais à leur tour s'il fait payer aussi ses sujets! » Puis, dans de plus secrètes communications, se montrant tout-à-fait

que les mots *sextanorum*, *decimanorum*, etc., dans les autres colonies de César. César avait établi à Lyon ses cavaliers gaulois ou germains, leur assignant des terres, avec collation du droit de cité romaine ou seulement latine.

au courant des affaires intérieures de la République, il parle des incitations qui lui viennent de Rome : « on veut qu'il en finisse avec César : quant à lui, si César consent à lui abandonner le nord des Gaules, il l'aidera au contraire à s'emparer du pouvoir en Italie. Les dissensions des Gaulois lui ont ouvert la porte de la Gaule : il attend des dissensions de l'Italie la consolidation de ses récentes conquêtes. » — Depuis bien des siècles, Rome n'avait point entendu un tel langage, proclamant le droit égal, l'indépendance absolue et hautaine de ce chef d'armée qui traitait de puissance à puissance : bref, il se refusa même à venir quand le général romain, selon la forme usitée avec les princes cliens, lui enjoignit de comparaître en personne.

L'hésitation n'était plus possible. César marcha droit au roi. Mais voici qu'une panique saisit ses soldats et ses officiers tout les premiers à la pensée d'en venir aux mains avec ces terribles bandes germaniques qui depuis quatorze ans n'ont pas couché sous un toit. Jusque dans son camp, César voit éclater l'indiscipline et la démoralisation des armées romaines : la désertion, la révolte y sont imminentes. Pour lui, il déclare que, s'il le faut, il ira chercher l'ennemi avec la dixième légion toute seule. Il enlève celle-ci par cet appel à l'honneur, il enchaîne les autres légions à leurs aigles par le sentiment d'une émulation belliqueuse : le souffle de son énergie a passé dans le cœur de ses soldats. Sans leur laisser le temps de se reconnaître, il les conduit à marches forcées, et, devançant Ariovist, il occupe heureusement *Vesontio* (*Besançon*)¹, la capitale des Séquanes. Une entrevue eut lieu avec les deux chefs, à la sollicitation du Germain, lequel n'avait voulu, paraît-il, que masquer ainsi une tentative contre la personne de César. Entre les dominateurs des Gaules,

César attaque
Ariovist.

¹ [L'auteur du *J. César* fait judicieusement remarquer que la description consignée aux commentaires (I, 38), répond exactement à la topographie actuelle de Besançon (*Hist. de C.*, II, p. 90).]

les armes seules pouvaient décider¹. Cependant, on n'en vint point aussitôt aux mains : les armées restèrent campées dans le pays de Mulhouse (Haute-Alsace), à peu de distance l'une de l'autre, et à un mille du Rhin²; mais Ariovist, avec ses forces de beaucoup supérieures, réussit à défilier devant les Romains et, se plaçant sur leurs derrières, à les couper de leur base et de leurs approvisionnements³.

¹ [L'entrevue eut lieu, ce semble, dans la plaine de la Haute-Alsace, où César s'était rendu depuis Besançon. (V. *Bell. Gall.*, I, 41 à 46; et *Hist. de C.*, II, pp. 83 à 88.) D'après les *Commentaires*, ce serait pendant le séjour de Besançon que César aurait eu à relever le moral de ses troupes. L'entrevue, en effet, a nécessairement eu lieu, comme le veut l'empereur Napoléon III, au-delà du renflement longitudinal qui court au nord de la *Doller*, sur un point quelconque de la plaine de *Cernay*.]

² [Un mille allemand, deux lieues de France.]

³ Gæler (*Gall. Krieg.*, p. 45), place la bataille qui va suivre non loin de Mulhouse, d'accord en cela avec Napoléon III (*Précis.*, p. 35), qui lui assigne la contrée de Belfort. Non qu'il y ait certitude à cet égard, mais toutes les circonstances le rendent vraisemblable : s'il a fallu à César sept jours de marche pour arriver dans la Haute-Alsace, c'est que, comme il le raconte (I, 41), il fit un détour de 10 milles (allemands = 20 lieues), pour éviter les montagnes (du Doubs); et quant à la bataille elle-même, elle a été livrée à cinq milles romains, non à 50 milles du Rhin, ce que démontrent avec une égale autorité et la tradition, et tout le récit de la chasse donnée aux vaincus, laquelle menée jusqu'au Rhin, *ne dura qu'un seul jour et non plusieurs*. Rustow (*Einleitung. in Cæs. comm.* [Introd. aux *comm. de C.* p. 117]), en plaçant le champ de la bataille sur la Haute-Sarre, a commis une grosse erreur. Ce ne fut pas durant la marche contre Ariovist qu'arrivèrent les vivres fournis aux Romains par les Séquanes, les Leuques et les Lingons : les Romains les avaient reçus à Besançon même, avant de partir, et ils les emportèrent avec eux : c'est ce qui ressort clairement des paroles de César [I, 40], lorsqu'il fait connaître à ses troupes que le blé leur arrive, et qu'en route, en outre, elles trouveront abondamment à moissonner, [*frumentum Sequanos, Leucos, Lingonas subministrare, jamque esse in agris frumenta matura*]. En marchant de Besançon sur l'Alsace, César commandait les pays de Langres et d'Epinal, et l'on comprend qu'il en tirât ses vivres plutôt que des contrées, épuisées par la guerre, d'où il venait. [L'auteur de l'*Hist. de C.* place aussi la bataille dans les environs de *Cernay*, entre *Schweighausen* et *Reiningen* (II, p. 89). Cependant il croit que la poursuite après la bataille s'est étendue pendant 50 milles jusqu'au Rhin, ce qui n'est possible qu'en admettant qu'Ariovist ait suivi une ligne de retraite oblique (II, p. 93, note 1). Or, cela n'était point le fait des fuyards, qui devaient courir droit au fleuve, pour le mettre entre eux et l'ennemi. — Ajoutons que presque tous les anciens manuscrits portent la leçon : « *milia*... , *quinque* » et non « *quingenta* » (*Bell. Gall.*, I, 53).

César pour se dégager voulait livrer bataille, mais Ariovist se refusa. Le Romain alors, malgré son infériorité numérique (il ne lui restait que ce moyen) tenta à son tour la manœuvre qui avait réussi à l'ennemi. Pour rétablir ses communications, il fait passer devant celui-ci deux légions qui vont prendre position au-delà du camp Germain; et pendant ce temps, il reste dans le sien avec les quatre autres légions. Ariovist voit son adversaire divisé : il marche à l'assaut contre le premier et moindre corps, et est repoussé. Engagée par ce succès, toute l'armée romaine marche au combat : les Germains se rangent sur une longue ligne de bataille, chaque tribu formant une division, chacune, pour rendre la fuite impossible, ayant derrière elle les chariots, les bagages et les femmes. L'aile droite de César, conduite par lui, court à l'ennemi et l'enfonce; à l'aile gauche, les Germains ont un succès pareil. Les chances restaient égales; mais la pratique savante des réserves, tant de fois fatale aux Barbares, assura cette fois encore la victoire aux Romains. Publius Crassus, en lançant la troisième ligne au secours de l'aile qui pliait, rétablit le combat. La journée était gagnée. On poursuivit l'ennemi jusqu'au Rhin : bien peu réussirent, et le roi avec eux, à se réfugier sur l'autre rive (696).

Ariovist battu.

Ainsi la République saluait par un coup d'éclat le grand fleuve germain que voyaient pour la première fois les soldats d'Italie. Une seule bataille gagnée, et Rome avait conquis la ligne du Rhin. Le sort des émigrants germaniques de la rive gauche était dans la main de César; il pouvait les anéantir, il n'en fit rien. Les peuplades Gauloises voisines, *Séquanes*, *Leuques*, *Médiomatrices*, n'étaient ni de force à se défendre, ni assez sûres au regard de Rome : les Germains au contraire promettaient de solides gardiens de la frontière, et des sujets meilleurs

58 av. J.-C.

L'émigration
germaine de la
rive gauche.

Puis, il se peut fort bien, comme le veut Gæler, que pour les Germains, l'*Ill*, à cette époque, près de Mulhouse, n'ait pas été autre chose qu'un bras du Rhin. Dans cette hypothèse tout se concilie.]

encore, séparés qu'ils étaient des Gaulois par leur nationalité, et de leurs compatriotes par leur intérêt à se maintenir intacts dans leurs nouvelles demeures : dans leur isolement, pouvaient-ils autre chose que se rattacher à l'empire central de Rome? Selon sa règle invariable, César préféra donc l'ennemi vaincu à l'ami douteux, et, laissant les Germains établis par Ariovist à l'ouest du fleuve, là où ils se trouvaient postés, les Triboques autour de Strasbourg, les *Némètes* dans le pays de *Spire*, les *Vangions* dans celui de *Worms*, il les préposa à la défense de la frontière rhénane contre leurs compatriotes de l'est¹. Quant aux Suèves, qui sur le Rhin moyen menaçaient la contrée des Trévires, aussitôt qu'ils eurent la nouvelle du désastre d'Ariovist, ils reculèrent dans l'intérieur de l'Allemagne : mais, en passant, ils reçurent de rudes coups des populations avoisinantes.

La frontière
du Rhin.

Cette première campagne eut des suites incommensurables, et qui se sont fait sentir durant plus d'un millier d'années. Le Rhin va devenir la frontière de l'Empire romain, du côté de la Germanie. En Gaule, où la nation ne savait plus gouverner ses destinées, Rome jusque là n'avait dominé que sur la côte du sud, pendant qu'au nord les Germains, depuis peu d'années, tentaient de s'établir. Mais par l'événement de la guerre récente, il était décidé que la Gaule tout entière, et non une partie seulement, allait échoir à la suprématie de Rome, et que la frontière naturelle du grand fleuve de l'est deviendrait

¹ Telle est la version la plus simple et la plus véritable peut-être sur les origines de ces établissements germaniques. Qu'Ariovist eût déjà appelé ces peuples sur la rive gauche, c'est bien ce qu'il faut croire, puisqu'ils combattirent avec lui (*Bell. Gall.*, 1, 51), et qu'avant lui on ne les connaissait pas : que César les ait laissés là où il les trouva, c'est ce qu'on peut induire de l'offre qu'il avait faite à Ariovist de les tolérer dans les Gaules (*ibid.*, 1, 35, 43), et encore de ce que plus tard on les retrouve dans le même pays. César ne dit rien, après la bataille, de tous ces arrangements pris par lui, parce qu'il garde le silence le plus absolu sur tous les détails de l'organisation à laquelle il donna ses soins dans les Gaules.

aussi la frontière politique. En des temps meilleurs, le Sénat n'avait point eu de repos qu'il n'eût de même poussé l'empire de la République jusqu'aux frontières naturelles de l'Italie, jusqu'aux Alpes, à la mer Méditerranée, et jusque sur les îles voisines. L'Empire agrandi nécessitait, au point de vue militaire, une extension de semblable nature : mais le gouvernement du jour laissait tout au hasard, s'inquiétant peu de la défense des frontières, veillant seulement à n'avoir pas par lui-même à les défendre. On sentait que désormais, pour mener les destinées de Rome, il fallait un autre génie, un autre bras.

Les fondements de l'édifice et ses premiers murs étaient donc debout : mais il s'en manquait de beaucoup encore qu'il fût achevé, que les Gaulois reconnussent la domination de Rome, que la frontière fût posée et acceptée sur le Rhin par les tribus germaniques. Toute la Gaule centrale, depuis la Province romaine jusqu'à Chartres et Trèves, se soumettait sans difficulté : sur le Rhin haut et moyen, on n'avait pour le moment rien à craindre des Barbares de l'autre rive. Au nord, les clans de l'Armorique (*Bretagne, Normandie*), ceux de la confédération des Belges, plus puissante encore, n'avaient point senti les coups frappés au centre, et ils ne voulaient en aucune façon se courber devant le vainqueur d'Ariovist. On l'a vu déjà, entre les Belges et les Germains d'en deçà du Rhin, il existait des affinités étroites ; et aux bouches du fleuve, les tribus germaniques se disposaient à le franchir.

Conquête
de la Gaule.

Le printemps de l'an 697 s'ouvrait. César, sans tarder, marcha vers les pays belges avec toute son armée grossie et portée à huit légions. La ligue belge gardait mémoire de l'intrépide et efficace résistance que 50 ans avant elle avait opposé en masse à l'invasion de son territoire par les Cimbres (V. p. 450) : elle s'enflammait à la voix de nombreux patriotes fugitifs de la Gaule centrale. Elle envoya tout le premier ban de son armée, 300,000 hommes, dit-on, conduits par *Galba*, le roi des *Suessions*,

57 av. J.-C.

Campagne
chez les Belges.

à la frontière du sud. Ils devaient y recevoir César. Un seul clan puissant, celui des *Rèmes* (*Reims*), voyant dans l'arrivée des Romains l'occasion de se débarrasser de la suprématie des Suessions, se préparait à jouer dans le nord le rôle des Éduens dans la Gaule du centre. Romains et Belges entrèrent chez eux presque au même moment. César ne voulut point livrer bataille à un ennemi six fois plus fort : il s'établit au nord de l'Aisne (non loin de *Pontavert*, entre Reims et Laon) : posté sur un plateau presque partout inattaquable, ici, flanqué de redoutes et de fossés, là, gardé par la rivière et les marais, il se contenta de repousser vivement les tentatives des Belges, qui s'acharnaient à vouloir passer l'eau et à le couper de ses communications. S'il avait compté voir bientôt l'immense coalition se dissoudre et s'affaïsser par son propre poids, l'événement justifia son attente. Galba, le roi suession, était un homme loyal, universellement estimé ; mais c'était œuvre trop au-dessus de ses forces que de gouverner une armée de 300,000 hommes, en face de l'ennemi. Les Gaulois ne purent aller plus longtemps : leurs provisions diminuaient : le mécontentement et la désunion se mettaient dans le camp des coalisés. Les Bellovaques (*Beauvaisis*) surtout, rivaux des Suessions en puissance, irrités déjà de ce qu'ils n'avaient point eu l'hégémonie de la ligue, ne tenaient plus en place, depuis qu'ils avaient appris que les Éduens, alliés de la République, se préparaient à envahir leur territoire. On convint de se séparer, chacun s'en retournant chez soi : seulement, pour sauver les apparences, il fut dit que tous accourraient en masse au secours de quiconque serait attaqué, stipulation inexécutable et qui ne pouvait excuser une telle débandade. Elle fut un vrai désastre, et remet en mémoire cette autre déroute qui s'accomplit presque dans les mêmes contrées, en 1792 ; comme la retraite de l'armée prussienne, après sa marche sur la Champagne, la retraite des coalisés équivalait à une

Combats
sur l'Aisne.

défaite, défaite d'autant plus décisive, qu'elle était subie sans combat. Marchant sans ordre ni méthode, les contingents belges furent vigoureusement poursuivis par César : c'était la fuite d'une armée battue : les Romains détruisirent tous les corps demeurés en arrière¹. Mais là ne s'arrêtèrent pas les conséquences de la victoire. A mesure que César mettait le pied dans les cantons belges de l'ouest, ceux-ci l'un après l'autre, se tenaient pour perdus : les Suessions, si puissants la veille, les Bellovaques, leurs rivaux, les *Ambiens* (*Amiennois*), se soumettaient sans tenter de se défendre. Les villes ouvraient leurs portes, à la vue des étranges machines de siège des Romains, à la vue de ces tours roulantes et dépassant la hauteur de leurs murs : ceux qui ne voulurent pas se rendre durent s'enfuir au-delà de la mer, en Bretagne.²

Soumission
des clans
occidentaux.

Il n'en fut pas de même dans les cantons de l'est : là le sentiment national se montra plus énergique. Les *Viromandues* [*Vermandois*, autour de *Saint-Quentin*], les *Atrébates* [*Arras*], les *Aduatuques* germaniques [autour de *Namur*], et surtout les *Nerviens* [*Hainaut*], ceux-ci, avec leur nombreuse clientèle, presque aussi puissants que les Suessions et les Bellovaques, bien supérieurs à eux par la bravoure et l'exaltation du patriotisme, conclurent entre eux une seconde et plus étroite alliance, et rassemblent leurs contingents sur la *Haute-Sambre*. Des

Bataille chez
les Nerviens.

¹ [Pour le détail des opérations dont M. Mommsen ne fait que donner ici le résumé, nous renvoyons le lecteur à César lui-même (*B. G.* II, 5-14). Pour la topographie, les recherches consignées dans la nouvelle *Histoire de César* seront consultées avec fruit (*Hist. de C.* II, pp. 99 et s.). La *Tête de Pont*, sur l'Aisne, a été retrouvée à *Berry-au-Bac* même, à cheval sur la grande route actuelle de Reims à Laon (à quelques kilomètres en amont de Pontavert) : les fouilles pratiquées en 1862 sur le tertre de *Mauchamp*, au nord-ouest de la même route, ont mis à jour les fossés du camp de César avec ses deux flèches (*ab utroque latere... transversam fossam*), au-dessous de la montagne du *Vieux-Laon* (*Bibrax*), entre l'Aisne et le marais de la *Miette* (*Bell. G.*, II, 8). — Les collines de *Craonne* sont voisines et dominent la position.]

² [Ainsi tombèrent *Noviodunum* (*Soissons*), *Bratuspantium*, l'*Oppidum* des Bellovaques *Breteuil*, sans doute, etc.]

espions celtés les avertissaient de tous les mouvements de l'armée romaine : leur connaissance exacte des lieux, les hautes haies vives coupant le pays et barrant le passage aux batteurs d'estrade à cheval qui le visitaient souvent, tout leur rendait facile de cacher aux Romains la majeure partie de leurs mouvements. Ces derniers arrivent sur la Sambre, non loin de *Bavay* : là, les légions se mettent en devoir de dresser le camp sur l'escarpement de la rive gauche, pendant que la cavalerie et l'infanterie légère se lancent en éclaireurs sur les revers opposés. Tout à coup les masses ennemies se précipitent sur elles des hauteurs et les rejettent dans la vallée. En un moment, elles ont franchi celle-ci, et, bravant héroïquement la mort, elles arrivent comme la foudre sur l'autre plateau. A peine si les légions, occupées aux retranchements, ont le temps de quitter la pioche pour l'épée : les soldats, tête nue pour la plupart, combattent là où ils se trouvent, sans ordre, sans plan, sans commandement qui les guide : devant cette attaque soudaine, sur ce terrain sillonné de haies, les divers corps n'ont plus ni liaison ni soutien. A la place d'une bataille, il se livre une multitude de combats isolés. Labiénus, à l'aile gauche, repousse les Atrébates et les poursuit jusque au-delà de l'eau. Au centre, les Viromandues sont également rejetés en bas de la pente. Mais à l'aile droite, où César se tient en personne, les Nerviens arrivent en forces supérieures et débordent aisément les Romains : la division du centre, emportée par son succès, leur a d'ailleurs laissé la place libre derrière elle, et ils pénètrent dans le camp à demi construit : les deux légions du proconsul, ramassées sur elles-mêmes en une masse confuse, attaquées par devant et sur leurs deux flancs, privées déjà de leurs plus braves soldats et de leurs meilleurs officiers, courent risque d'être enfoncées et taillées en pièces. Déjà l'on voit fuir de tous les côtés les hommes du train et les alliés gaulois : des corps entiers de cavalerie celtique, celui des

Trévires, par exemple, se sauvent à bride abattue, et quittant le champ du combat, s'en vont répandre la nouvelle, agréable chez eux, de la défaite du proconsul. L'instant est critique. C'est alors que César saisit un bouclier et combat au premier rang : son exemple, sa voix toute-puissante encore, ramènent les plus hésitants, qui font tête à l'ennemi. Bientôt ils se sont fait place : bientôt les deux légions se sont réunies et s'entraident : enfin les secours arrivent, et du plateau supérieur, où paraît l'arrière-garde romaine qui marchait avec les bagages, et de l'autre rive, où Labiénus qui a poussé jusqu'au camp des Belges et s'en est rendu maître, voyant enfin en quel péril se trouve l'aile droite, renvoie sans tarder la dixième légion à son général. La chance tourne : les Nerviens, séparés des leurs, attaqués de tous les côtés à la fois, luttent avec la même bravoure que tout à l'heure quand ils se croyaient vainqueurs : debout sur les cadavres amoncelés de leurs morts, ils se font hacher jusqu'au dernier. A leur dire, trois sénateurs seulement, sur les six cents qu'ils avaient, survécurent ¹.

Au lendemain de ce désastre les Nerviens, les Atrébates et les Viromandues reconnurent la suprématie de Rome. Cependant les *Aduatuques*, qui s'étaient mis trop tard en marche pour prendre part à la bataille de la Sambre, se concentrèrent dans la plus forte de leurs places (sur la colline de *Falhize*, au bord de la Meuse, non loin d'*Huy*) ², mais ils ne tinrent pas et se soumirent. Puis dans la nuit qui suivit la capitulation ils se jetèrent par

Les Belges
se soumettent.

¹ [C'est effectivement près de Bavay, et un peu au-dessus de Maubeuge, sur le plateau de *Hautmont* que se trouve l'emplacement conforme aux descriptions de César. Là sans doute s'est donnée la bataille (*Bell. Gall.*, II, 16-28. *Hist. de César*, II, pp. 109-115).]

² [Les uns placent les Aduatuques à l'ouest de la Meuse, entre *Huy*, *Liège* et *Maestricht* : ils habitaient en effet le pays de Tongres. — Quant à l'emplacement de *Falhize* (Gœler, pp. 83 et s.), v. dans l'*Hist. de César* (II, p. 116, n. 1) les motifs qui le feraient rejeter. Napoléon III lui préfère la hauteur même de la citadelle de *Namur* (*Bell. G.*, II, 29-33).]